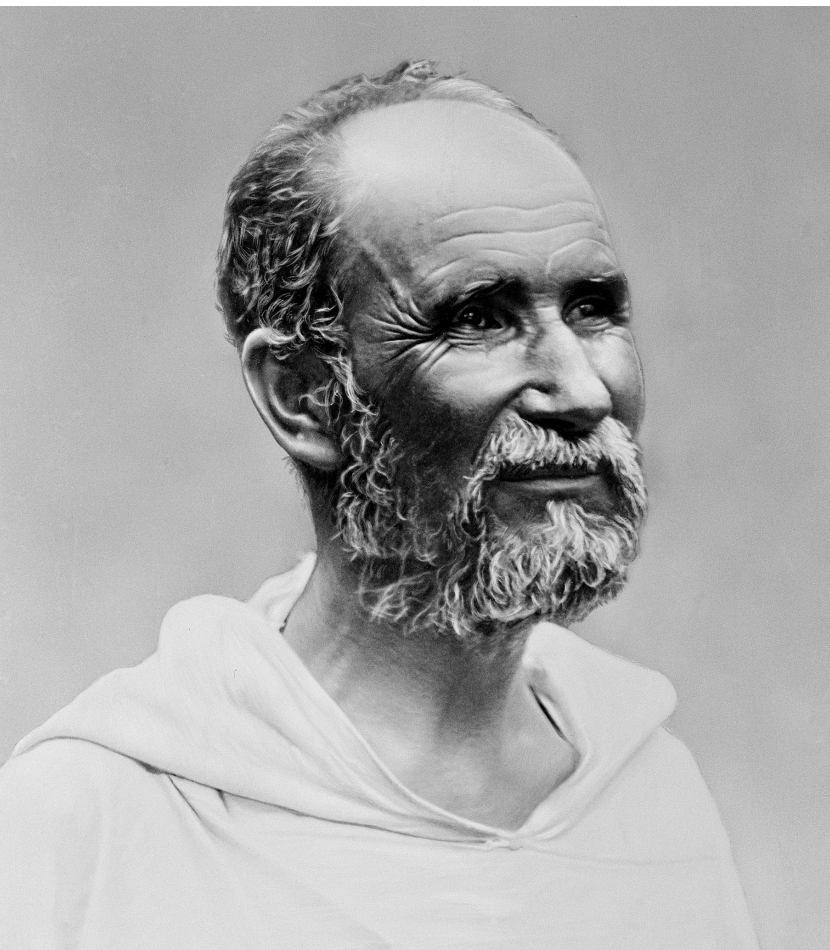


Jean-François Six

Charles de Foucauld

Sa vie, sa voie



ARTÈGE POCHÉ

Charles de Foucauld

Première édition : *Charles de Foucauld autrement*
© Desclée de Brouwer, 2008

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2016, Groupe Artège
Éditions Artège
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsartege.fr

ISBN : 978-2-3604-0874-0
ISBNpdf: 979-1-0336-0103-6

Jean-François Six

Charles de Foucauld

Sa vie, sa voie

ARTÈGE

« C'est en aimant les hommes
qu'on apprend à aimer Dieu »

Charles de Foucauld
(à Louis Massignon, 1^{er} mai 1912)

UNION

« Confrérie » pour tout baptisé, prêtre ou laïc, fondée
en 1909 par Charles de Foucauld
Coordinateur : Jean-François Six
127, rue Notre-Dame des Champs 75006 Paris

Remerciements et Dédicace

Reconnaissance très vive, d'abord et avant tout, envers les deux guides qui m'ont permis d'aller, il y a plus de cinquante ans, à la rencontre de Charles de Foucauld.

D'une part, l'abbé Huvelin. Ayant retrouvé les lettres que Charles de Foucauld lui avait adressées et que l'on croyait perdues, j'ai en même temps pris connaissance des réponses de son père spirituel, prêtre d'un extraordinaire discernement, qui m'ont aidé à la compréhension intérieure de Charles de Foucauld.

D'autre part, Louis Massignon, qui a connu personnellement Charles de Foucauld. D'emblée, en 1952, il m'a confié la correspondance qu'il avait reçue de lui et, pendant dix ans, jusqu'à sa mort, en 1962, m'a ouvert à celui qu'il appelait son «frère aîné»; il m'a fait participer à l'UNION, la «confrérie» que Charles de Foucauld avait fondée en 1909, que L. Massignon avait continuée et qu'il m'a remise.

L. Massignon m'a fait connaître les membres de l'UNION; ces «défricheurs évangéliques» à la manière de Charles de Foucauld m'ont beaucoup aidé, par leur vérité et leur liberté spirituelles, à mieux saisir celui dont ils s'inspiraient. Deux d'entre eux m'ont tout particulièrement marqué: sœur Marie-Charles de Jésus,

fondatrice, en 1933, de la première congrégation issue de Charles de Foucauld ; et Paul Flamand qui, dans les mêmes années, a été le fondateur des éditions du Seuil.

* *

*

Dédicace de ce livre à tous ceux et celles qui aiment Charles de Foucauld. Parce qu'ils ont pressenti ou découvert en lui un être très humain d'une extrême joie de vivre, plein de créativité, d'une vraie passion pour autrui, d'une douce bonté, pour chacun de ceux qu'il rencontrait. Un Évangile vivant. Parce que, les uns et les autres, quels qu'ils soient, baptisés ou non, savent qu'ils peuvent se nourrir de lui pour leur route d'aujourd'hui, qu'il les invite à vivre leur vie avec la même joie que lui, la même liberté, la même fraternité, là où ils sont, en irrépressible espérance.

J.F.S.

Ivre de livres et de liberté

1 5 septembre 1874 : Charles de Foucauld a seize ans, moment où l'adolescence atteint son point crucial, où les choses se nouent et se jouent, se resserrent et s'éclatent.

Dans quelques jours, il va quitter Nancy où il habite chez son grand-père, le colonel de Morlet, pour devenir interne à Paris. Il vient de passer, en août, son premier baccalauréat, avec dispense d'âge ; mention « assez bien » ; depuis trois ans, il est au lycée national de Nancy.

Une enfance noire et une résilience

Il vient de passer à Nancy trois années calmes et équilibrées après une période extrêmement tourmentée. Il est né à Strasbourg, y a vécu son enfance ; la guerre de 1870 le chasse de son pays natal ; le colonel Charles de Morlet, qui ne veut pas que son petit-fils devienne soldat prussien, a choisi de partir ; il s'établit à Nancy. Charles de Foucauld est un exilé ; il désirera, jusqu'à la fin de sa vie, revoir Strasbourg et parlera de l'Alsace comme d'un « pays annexé ».

Mais il est d'abord devenu orphelin, de père et de mère, en 1864, l'année de ses six ans. Sa mère en mars, à trente-quatre ans, alors que son père se trouve, depuis

près d'un an, à Ivry-sur-Seine, dans une maison de santé pour aliénés où il mourra en août ; depuis que son mari est en hôpital psychiatrique, Élisabeth de Foucauld s'est réfugiée chez son père, le colonel de Morlet, à la retraite depuis 1856 ; le colonel a été établi tuteur de Charles et de sa petite sœur, Marie, qui a trois ans de moins que lui. En octobre de cette même année, la grand-mère paternelle de Charles, Clotilde de Foucauld, sa marraine, meurt subitement devant lui, d'une crise cardiaque. Charles ne parlera jamais de son père dont le souvenir lui paraît « loin » ; de sa mère, il se rappelle vaguement qu'elle lui a appris à prier. Les deux enfants, Charles et Marie portent le deuil de leurs parents : ils sont vêtus de noir. Là-dessus, des biographes ont écrit que Charles de Foucauld a connu « une enfance heureuse » ; on peut s'en étonner.

Mais peut-être confondent-ils ces premières années, qui vont jusqu'en 1871, avec la période de Nancy, effectivement paisible. Charles vit avec son grand-père né à Paris mais d'origine lorraine et sa femme (née Amélie de Latouche, qu'il a épousée après la mort de sa première femme, la grand-mère de Charles), tous deux septuagénaires, d'une grande bonté l'un et l'autre. Le colonel se passionne pour les lettres classiques et l'archéologie, il a beaucoup d'affection pour son seul petit-fils :

« Mon grand-père dont j'admirais la belle intelligence, dont la tendresse infinie entourait mon enfance et ma jeunesse d'une atmosphère d'amour dont je sens toujours avec émotion la chaleur »,

écrivait-il vingt plus tard à son ami Duveyrier.

Ardent patriote, le colonel de Morlet désire fortement que la France prenne sa revanche sur les Prussiens. Polytechnicien, il voudrait que son petit-fils fasse comme lui polytechnique et entre comme lui dans la carrière des armes pour bouter l'Allemand hors de l'Alsace. Patriotisme que son petit-fils partage mais modérément: il n'a aucun ressentiment, au moins jusqu'à la guerre de 1914, envers l'adversaire; il aime l'Allemagne et sa langue qu'il connaît parfaitement dès l'âge de huit ans: «Une grande nation comme les Allemands», écrit-il en 1912 avec admiration; même s'il note quelques différences comme il le dit à sa sœur Marie dont le fils Maurice fait alors un stage dans une usine outre-Rhin:

«J'espère qu'il saura prendre par le bon côté le caractère des Allemands et qu'il n'aura parmi eux que des amis; ils ont de grandes qualités mais beaucoup ont quelque chose d'étroit, d'un peu étriqué et bizarre dans le caractère qui nous étonne et diffère de notre manière.»

Le colonel, catholique pratiquant, élève Charles dans la foi catholique. Il n'hésite pas à affirmer ouvertement son appartenance religieuse; il a noué des liens avec de nombreux prêtres cultivés, y compris l'illustre dominicain Lacordaire.

Le 28 avril 1872, il accompagne à la cathédrale de Nancy son petit-fils qui fait ce jour-là sa première communion et reçoit la confirmation. Charles a treize ans et demi, et ce jour restera très important pour lui;

il parlera plus tard de cette première communion comme ayant été «très pieuse», ajoutant qu'elle a été «entourée des grâces et des encouragements de toute une famille chrétienne, sous les yeux des êtres que je chérissais le plus au monde». On peut dire qu'à ce moment, Charles de Foucauld, adolescent de treize ans, d'une intelligence supérieure et passionné par les études, d'une profonde personnalité, a pu dépasser les tourments de l'enfance. Dans une résilience nette, grâce à la présence auprès de lui de la famille de son père et de celle de sa mère, double présence réunie symboliquement dans l'Eucharistie du 28 avril 1872, grâce à la présence aussi d'un ami d'un an son aîné, un grand frère, il aborde avec force et paix un nouvel âge dans lequel il va totalement s'épanouir, en pleine fougue de jeunesse et joie de vivre.

Dans cette famille présente autour de lui, il y a quelqu'un qui va compter extrêmement dans sa vie ; c'est une parente du côté paternel, sa cousine Marie, fille de la sœur de son père, Inès, qui a recueilli son frère défaillant à Paris, l'a entouré dans ses quinze derniers mois tandis qu'il était en hôpital psychiatrique. Inès est une femme de tête et le chef de la famille Foucauld ; elle s'est mariée avec Sigisbert Moitessier, richissime banquier du Second Empire ; elle tiendra sous la III^e République un salon politique pour un neveu de son mari, ministre à trente ans ; le milieu est un monde des affaires, qui court au progrès. Inès, une Foucauld ardente, fière – il faut la voir, altière, dans les deux portraits que le peintre Ingres a faits d'elle. Elle s'est toujours intéressé à son neveu Charles, seul garçon à porter désormais le nom

« Foucauld » ; elle l'a accueilli pour les vacances d'été, dès 1867 et les années suivantes, dans sa grande propriété qu'elle possède près d'Évreux. Charles de Foucauld est-il quelqu'un de très noble extraction faisant finalement honneur à son ascendance, comme ont voulu le montrer René Bazin et une biographie aristocrate ? En réalité, sa mère, dont Bazin ne parle pas, est la petite-fille d'un républicain qui s'est fort enrichi, à la Révolution de 1789, avec les biens nationaux ; son père, lorsqu'il se marie, est, comme son père, inspecteur des Eaux et Forêts dans l'Est ; d'une très ancienne noblesse qui s'est muée en moyenne bourgeoisie ; et les Foucauld, en leur époque, sont orléanistes.

Inès a deux filles. Charles qui n'a qu'une petite sœur (dont Inès est la marraine) s'attache à ses deux cousines et tout particulièrement à Marie, qui a neuf ans de plus que lui ; jeune fille aussi douce et bonne que sa mère peut être rude ; très cultivée. Charles voit vivre sa cousine durant les vacances ; profondément chrétienne, d'une foi marquée par une spiritualité très ouverte, inverse du jansénisme et du moralisme, centrée sur le Cœur du Christ et son amour pour tous, Marie se rend chaque matin à la messe ; elle montre à Charles, dans la petite église du village, une statue du Sacré-Cœur, avec la figuration d'un cœur surmonté d'une croix, statue que les Moitessier ont offerte à la paroisse.

Marie est venue tout exprès de Paris pour assister à la cérémonie de première communion de son jeune cousin ; elle lui apporte comme cadeau, un ouvrage de Bossuet, les *Élévations sur les mystères*, livre qui sera décisif pour lui ; il n'oubliera jamais cette présence, lui écrivant par

exemple le 27 avril 1897: «Demain, vingt-cinq ans que vous êtes venue à Nancy avec tant de bonté. Vos maternelles bontés ne datent pas d'aujourd'hui.» Marie Moitessier est devenue très tôt sa seconde mère, qu'il admire pour son intelligence et son cœur.

L'incomparable ami

Entré en troisième à treize ans au lycée de Nancy, Charles va y trouver un ami qui sera l'un des «deux incomparables amis» de sa vie, comme il dira cinq ans avant sa mort: Gabriel Tourdes. Gabriel est, comme Charles, originaire de Strasbourg; son père, d'une famille de médecins, a fait ses études de médecine à Paris; il est devenu professeur à l'université de Strasbourg; il a opté en 1871 pour la nationalité française et s'est réfugié, comme le colonel de Morlet, à Nancy où il devient doyen de la faculté de médecine; Gabriel est l'aîné de ses quatre enfants. Charles est reçu chez les Tourdes comme s'il faisait partie de la famille, il y est heureux: «Votre maison, où j'ai passé tant de si bons moments», écrira Foucauld en 1883 au docteur Tourdes.

Peut-être faut-il indiquer ici que Gabriel est un peu pour Charles un grand frère: il a un an de plus que lui; exactement comme le frère aîné qu'avait eu Charles et qu'on avait déjà appelé Charles, qui est mort à l'âge d'un mois, en août 1857, un an avant la naissance de notre Charles. Ce dernier a-t-il été un «enfant de remplacement»? En tout cas, on peut dire que Gabriel Tourdes devient pour lui, en 1872, un grand frère de remplacement.

Le docteur Tourdes, comme le colonel de Morlet, est un homme cultivé qui lit Homère et Horace dans le texte. Les deux garçons, Gabriel et Charles, vont se passionner comme leur père et grand-père pour les lettres classiques ; à un point devenu assez inimaginable aujourd'hui. Et leur famille leur laisse là-dessus la bride sur le cou. Charles travaille en classe mais modérément, juste ce qu'il faut ; ce qui l'intéresse, ce sont les lectures « à côté » : « Si je travaillais un peu à Nancy, confiera-t-il plus tard à son beau-frère, c'est qu'on me laissait mêler à mes études une foule de lectures qui m'ont donné le goût de l'étude. »

L'un de ses cousins, Pierre-Charles de Lagabbe, le décrit à quinze ans :

« Il m'est apparu, en 1873, comme un garçon au-dessus de son âge ; j'avais un an à peine de moins que lui et, au lieu de s'intéresser à mes jeux, il préférait parcourir avec mon père les vieux volumes de la bibliothèque ; dans nos excursions, il s'arrêtait volontiers devant les monuments anciens pour en prendre croquis. Bien que d'un tempérament vigoureux, il était porté plutôt à la paresse pour les exercices physiques et préférait tout ce qui pouvait donner satisfaction à sa curiosité intellectuelle. »

Reste que le jeune Charles, même s'il préfère les livres au sport, s'adonne à la chasse, à la natation, à l'équitation – il possède un pur-sang.

Quand il quitte Nancy en octobre 1874, pour Paris, après ces trois années heureuses auprès de son grand-père et des Tourdes, la famille amie, Charles de Foucauld va écrire à Gabriel et ses lettres de 1874-1875 nous disent son extraordinaire passion de la lecture, de lectures multiples et variées. Il a dix jours de congé à Pâques 1875 et l'écrit à Gabriel :

«Je te préviens que je compte sur toi tous les soirs : nous allons recommencer nos lectures avec rage. Je me réjouis furieusement de revenir pour quelque temps à Nancy : je compte y jouir d'une façon complète de ce qui est agréable au corps et à l'esprit.»

Le corps ? Il est gourmet, il aime le bon vin. Les filles ? Il n'en parle pas dans ses lettres à Gabriel sauf peut-être dans un post-scriptum énigmatique ; Mgr Bernard Jacqueline, qui a été vice-postulateur de la cause de la béatification du père de Foucauld, et a publié en 1982 les lettres de Foucauld à G. Tourdes (*Lettres à un ami de lycée, Nouvelle Cité*), fait l'hypothèse d'une « partie carrée » (p. 57) : Charles avec Gabriel et deux personnes de sexe féminin ; après avoir écrit à Gabriel, à la fin de sa lettre : « Je m'ennuie infiniment : je le dis souvent, et je le pense toujours », Charles a signé, ajoutant, sous sa signature quatre indications ainsi disposées :

« nue,
nu nue,
nu. »

Faut-il voir là un post-scriptum qui «révèle les penchants érotiques du jeune homme», comme dit Mgr Jacqueline ?

Pour ce qui est d'assouvir ce qui est «agréable à l'esprit», les indications sont, elles, tout à fait explicites: un immense programme de lectures pour ces dix jours de vacances. «J'ai déjà fait la liste de ce que nous lirions quand nous sommes seuls.» Pour leurs journées, il a prévu plusieurs auteurs: «J'ai choisi Arioste et Aristophane; j'espère que cela va te plaire. Bien entendu nous ferons des intermèdes avec les poésies légères de Voltaire, Le Temple du goût, etc., même un peu de Candide.» «Arioste que j'aime autant qu'Homère», ajoute-t-il. (En note, Mgr Jacqueline souligne, entre autres, que l'Arioste comporte «de nombreuses pointes anticléricales».) Pour les soirées :

«Les livres à lire le soir sont plus difficiles à choisir: nous en serons réduits à lire des passages de différents auteurs. Voici ce que je trouve à lire jusqu'ici; mais cela ne suffira pas pour nous alimenter pendant dix jours: ainsi je compte que tu vas chercher de ton côté.»

Suit une liste très longue qui manifeste une boulimie étonnante; on y retrouve Voltaire, on y découvre Montesquieu et Les Lettres persanes, Rabelais, Scarron, mais aussi des auteurs étrangers, Érasme et aussi Le Voyage sentimental de l'écrivain anglais Laurence Sterne qui, dit Mgr Jacqueline, «mêle l'érotisme raffiné et les lascivités intimes

aux galopades touristiques et aux satires joyeuses» (p. 51). La lettre à Gabriel indique enfin un socle de lectures épiques que Charles aime particulièrement : *L'Illiade, Les Niebelungen, La Chanson de Roland, Don Quichotte*. Le jeune Foucauld est à l'assaut de tous ces livres qu'il explore comme des terres inconnues. À Gabriel, il évoquera plus tard ces moments : « Ma petite chambre, où nous avons passé de si bonnes journées ensemble. Te rappelles-tu combien de fois je t'y ai retenu malgré toi, et par force, fermant toutes les portes à clef. N'avais-je pas raison ? » Il force son ami à s'y cloîtrer avec lui pour mieux découvrir ensemble mille continents, des horizons sans limites.

Frénésie de lectures à faire avec Gabriel pendant les vacances de Pâques 1875 à Nancy ! Parce que, Paris, c'est autre chose : il se trouve rue des Postes, dans le collège Sainte-Geneviève, collège réputé tenu par les pères de la Compagnie de Jésus, où il doit travailler. Il indique d'ailleurs à Gabriel que, lorsqu'il lui écrit, il met lui-même cette lettre à la poste un des rares jours de sortie : « Pour que ma lettre ne passe pas par les mains des jésuites. » Et qu'ils ne prennent pas connaissance de cette correspondance : qu'auraient-ils pensé de leur jeune élève amoureux de Rabelais, Montesquieu et même Voltaire ? Il a beaucoup de problèmes avec la discipline et le règlement imposés ; quant aux études, il n'accomplit que le strict nécessaire ; il réussit pourtant en août à passer le baccalauréat de philosophie avec la mention « assez bien ».

« Nous avons désappris ensemble à prier »

La date précise en est floue mais il est certain que, dès cette première année de la rue des Postes, il a déjà quitté la foi chrétienne¹. En cette année de philosophie, « une foule d'objections m'ont tourmenté » ; il s'est « posé fiévreusement toutes sortes de questions » : « Les philosophes sont tous en désaccord ; je demeurai douze ans sans rien nier et sans rien croire, désespérant de la vérité et ne croyant même pas en Dieu, aucune preuve ne me paraissait assez évidente². »

Parmi ses lectures, Charles mentionne surtout des auteurs du XVIII^e siècle et d'autres des siècles précédents. Aucun contemporain : ni Comte, ni Taine, ni Renan qui l'aurait influencé. Reste qu'il a eu au lycée de Nancy quatre maîtres auxquels il s'est beaucoup attaché, au milieu desquels, comme il l'a raconté, « je vivais : j'étais toujours avec eux et seulement avec eux ». Il est fasciné par eux ; ce sont

« tous des gens, écrit-il à son grand-père, qui ont beaucoup d'esprit, beaucoup de science et beaucoup de goût, de sorte qu'ils ont toujours ou quelque chose de nouveau à m'apprendre, ou à exprimer une opinion juste sur une chose ».

1. Il s'est converti en octobre 1886. « Pendant douze ans, j'ai vécu sans aucune foi » (à H. de Castries). « Souvenez-vous que pendant treize ans je n'ai même pas eu la foi en Dieu » (à sa cousine Marie).

2. À H. de Castries, 14 août 1901.

Or ces maîtres, qu'il juge «très respectueux» des opinions et croyances d'autrui, sont, dit-il, «neutres»; il confiera plus tard à son beau-frère, Raymond de Blic, qu'ils lui

«avaient laissé l'impression de gens très cultivés, d'une bonne tenue morale, mais comme ils n'avaient aucune religion, j'en avais conclu, trop facilement, avec mes camarades, qu'on pouvait s'en passer».

Quand il arrive en octobre 1874 chez les jésuites de la rue des Postes à Paris, les jeux sont donc quasiment déjà faits : Charles a tiré la conclusion qu'il pouvait tout simplement se passer de la foi chrétienne. Gabriel a suivi la même voie et ils ont vécu «ensemble» la même désaffection vis-à-vis de la foi : «Nous avons désappris ensemble à prier», écrira Foucauld à Gabriel (11 mai 1891). Et, d'une certaine façon, il résumera un jour son relativisme et son agnosticisme en disant à son ami : «Définitivement, tu sais comment il faut entendre ce mot : nous sommes trop philosophes l'un et l'autre pour nous figurer qu'il y a au monde quelque chose de définitif» (18 novembre 1885).

Charles est tout particulièrement intéressé par la géographie à laquelle l'ouvre le colonel de Morlet qui est d'ailleurs membre, depuis 1874, de la Société de géographie de Paris. Il se passionne, avec son grand-père pour les sujets techniques et les recherches d'avant-garde en matière de géographie. Charles assistera à toutes les séances du Congrès de Géographie.

Après le baccalauréat passé en août 1875, avant d'entrer en deuxième année rue des Postes afin d'y préparer Saint-Cyr, semaines de vacances. Avant d'arriver chez sa tante Moitessier dans l'Eure-et-Loir, il est passé par Paris, où il s'est acheté, entre autres, quelques livres rares, dont un Boileau du XVII^e siècle imprimé par les Elzévir car il est collectionneur ; et il va voir Tartuffe au Théâtre Français ; il se rend ensuite à Boulogne pour treize jours, mais ne pousse pas jusqu'à Londres, écrit-il à Gabriel, à qui il détaille ses bains et ses promenades en mer. Est-ce alors, pendant ces vacances où il fête ses dix-sept ans, qu'il plonge dans ce qu'il décrira plus tard :

« Jamais je crois n'avoir été dans un si lamentable état d'esprit. J'ai d'une certaine manière, fait plus de mal en d'autres temps, mais quelque bien avait poussé alors à côté du mal ; à dix-sept ans, j'étais tout égoïsme, tout impiété, tout désir du mal, j'étais comme affolé. »

Cette confidence faite en 1892 à sa cousine Marie, Charles de Foucauld la lui précisera trois ans plus tard, indiquant bien ce qu'il vivait en 1875 : « Lorsque je vivais le plus mal, j'étais persuadé que cela était absolument dans l'ordre et que ma vie était parfaite. »

Il s'émancipe, devient cheval fou. Il a vécu difficilement sa première année de la rue des Postes, il s'y est senti enfermé après les années de Nancy où il était enfant choyé, sinon gâté, où il avait toute liberté. Il veut reprendre plus que jamais, et de toutes les manières possibles, sa liberté.

Pendant cinq mois, il ne fait rien et secoue toute chaîne ; il veut retrouver la vie de Nancy ; témoin cette lettre de quarante pages qu'il écrit à son grand-père pour obtenir de lui de rentrer à la maison...

« Quant au degré de paresse à la rue des Postes, il a été tel qu'on ne m'y a pas gardé, écrira-t-il à sa cousine Marie. Je vous ai dit que je n'avais regardé, malgré les formes mises pour ne pas affliger mon grand-père, mon départ que comme un renvoi. »

Il ajoute discrètement : « Renvoi dont la paresse n'était pas la seule cause. » Nous n'en saurons pas plus.

Il est donc, comme il l'avait voulu, de nouveau à Nancy. Il avait choisi de présenter le concours de Saint-Cyr, alors que son grand-père aurait préféré celui de Polytechnique, par goût du moindre effort ; il a réussi à quitter l'année de préparation de la rue des Postes. Que va-t-il faire maintenant ?

C'est sans doute pour ne pas peiner outre mesure celui qu'il aime tant, son grand-père, vieillard malade qui va atteindre ses quatre-vingts ans, que Charles prépare, comme un défi, le concours de Saint-Cyr, chez lui, en trois mois. Mais c'est aussi par défi ; on l'a prié de rentrer chez lui à Nancy pour l'ultime préparation : il va relever le défi, se choisir avec son grand-père un précepteur le plus exigeant qu'il puisse trouver afin de l'aider à réussir. Il se présente en juin 1876, est reçu 82^e sur 412 élèves admis. Il signe, le 25 octobre à Nancy, son acte d'engagement volontaire pour cinq ans et entre le 30 pour deux ans à Saint-Cyr ; il vient d'avoir dix-huit ans.

Il a beaucoup travaillé pour réussir le concours, il a vécu à Nancy très sédentaire, sans aucun exercice, bien soigné par ses grands-parents ; et ses premiers jours à l'École militaire le distinguent : son embonpoint – et il est de taille plus que moyenne parmi ses camarades : 1 m 63 – l'empêche de trouver, à l'habillement, une veste et un pantalon ; à l'exercice, il est vêtu d'habits civils et coiffé d'un képi, en attendant que soit terminé un uniforme taillé à ses mesures ; les exercices physiques, qu'il détestait, lui feront bientôt perdre son obésité. Dans sa promotion se trouve Philippe Pétain.

Il travaille modérément en cette première année de Saint-Cyr : « Il y a des moments où j'ai beaucoup à faire, quoique je travaille le moins possible », avoue-t-il à son ami Gabriel. Ses meilleures notes sont en art militaire, en dessin et en géographie ; deux appréciations faites sur sa conduite : « parfaite » ; « très bonne ». Mais il s'ennuie beaucoup : « Rien de nouveau à Saint-Cyr, écrit-il à sa sœur. On s'y amuse toujours autant, c'est-à-dire pas beaucoup. » Et à Gabriel, au début de la deuxième année : « Je m'ennuie ici de tout mon cœur. C'est aussi monotone que l'an dernier. Tous les jours je m'ennuie davantage. » Heureusement, il y a les congés ; à Pâques 1877 par exemple ; et il écrit à son grand-père sa joie de le retrouver :

« N'étant que juste pour dix jours avec toi, je n'aurai pas le temps d'aller dehors et je compte faire mes cinq repas tous les jours à la maison [...]. Je me réjouis, plus que tu saurais te l'imaginer, de visiter : 1° ton Rancio ; 2° ton vin de Corse ; 3° ton Ténériffe, ces trois vins m'ont laissé le meilleur souvenir. »

Et il lui raconte que, lorsqu'il est invité à Paris, rue d'Anjou, c'est-à-dire chez les Moitessier, «il n'y a toujours que cet infect Tokay qui pue le bouchon et qui n'est pas buvable». «Ah! grand-père, quand je serai à Nancy, j'aurai trois occupations principales: 1. être avec toi, 2. arranger mes livres, 3. lire. Ah! grand-père, ce sera bien bon de lire.» Il ajoute que, pendant les grandes vacances, il compte «prendre des leçons de latin», traduire, entre autres, de l'Horace et du Salluste. Suit une longue énumération de ses goûts littéraires: Montaigne, La Fontaine; pour les contemporains, il «déteste» George Sand et «adore» Mérimée.

Un cheval pur-sang

Fin août, il est toujours à Nancy avec sa sœur Marie; il monte «environ quatre heures à cheval par jour: le reste du temps se passe à lire quelques bons vieux livres», dont *L'Heptameron* de Marguerite de Navarre, Lope de Vega et «quelques romans de Voltaire, c'est un assaisonnement dont je ne saurais me passer longtemps» (à Gabriel Tourdes, 28 août). Dans la même lettre, il annonce à son ami que «le classement de fin d'année de Saint-Cyr vient de paraître; j'ai reçu l'avis officiel que je suis dans la cavalerie». Ce qui lui fait «grand plaisir, car pendant les derniers mois j'avais beaucoup travaillé à cette seule fin d'avoir le sabre et les éperons».

Il a été classé 143^e sur 391 à la fin de la première année et, ce qu'il désirait plus que tout, a donc été admis parmi les quatre-vingts cavaliers de sa promotion:

« Le travail à cheval est évidemment plus amusant que l'exercice à pied, ensuite nous avons moins à astiquer nous-mêmes, dit-il à Gabriel, ajoutant : C'est bien triste de ne plus pouvoir lire comme autrefois, et de n'avoir, pour se récréer, que la théorie et d'infâmes ouvrages de fortification, artillerie, etc. Tout cela sent la barbarie; enfin, dans quarante jours à peu près, nous nous retrouverons et nous pourrons parler de choses moins grossières. »

Gabriel n'a pas choisi la médecine comme son père et son grand-père mais le droit; il fera carrière dans la magistrature et finira conseiller à la Cour d'appel de Nancy. De Saint-Cyr, Charles lui écrit : « Je trouve une fameuse différence entre nos deux vies. » Et il essaie de se projeter dans l'avenir : « Je ne sais pas trop ce que je ferai dans dix ans »; il se voit menant une vie solitaire malgré les inconvénients : « C'est bien bon d'être libre, mais c'est dur d'être seul »; tandis qu'il voit Gabriel « tranquille dans [sa] famille ».

Coup de tonnerre, début février 1878 : la mort de son grand-père. À Gabriel qui lui a écrit aussitôt, Charles répond :

« Le bonheur et le calme qui m'entouraient près de grand-père, tout cela me revient à l'esprit, et ces souvenirs ont pour moi un charme infini [...]. Toi, tu pourras comme autrefois vivre heureux et tranquille avec tes parents et avec tes livres. Moi, il n'en est pas de même; on m'enlève du même coup

ma famille, mon chez moi, ma tranquillité, et cette insouciance qui était si douce. Et tout cela, je ne le retrouverai plus jamais. Plus jamais, je ne serai heureux et tranquille comme je l'ai été à Nancy.»

Il termine : « Je n'ai qu'une consolation : c'est que dès cette époque j'ai compris mon bonheur et j'en ai profité. Tâche d'en faire autant. »

Années de bonheur terminées, mais qui l'ont fortifié dans son désir de vivre à plein son existence. À Pâques 1878, il revient à Nancy pour trois jours, doit constater que Rosine, qui servait le colonel de Morlet depuis quinze ans, a profité du décès pour voler ; il passe deux nuits entières à ranger, particulièrement ses livres, avec Gabriel. Avant de venir à Nancy, il écrit à Gabriel, le 13 avril, une lettre où il évoque avec nostalgie le paradis perdu, leurs jours de vacances à Nancy :

« Je passais toute la matinée au lit, à fumer mon narghilé ; toi, tu venais dès le matin, tu t'asseyais dans le grand fauteuil ou tu te promenais dans la chambre, et nous causions ; tu lisais à haute voix pendant que je faisais ma toilette ; nous restions ensemble jusqu'au déjeuner, et habituellement plus longtemps, car souvent je te retenais jusqu'à 9 heures du soir. À cette époque, grand-père était encore bien portant ; si tu dînais à la maison, bien que cela le fatiguât, cela lui faisait presque autant de plaisir qu'à moi ; il était heureux quand je te forçais à rester à la maison ; il aimait à entendre nos discussions ; c'étaient surtout nos lectures du soir qui l'amusaient. Maintenant tout cela est fini. »

Il conclut: «Je n'aurai plus jamais ce bonheur tranquille, ce bonheur parfait.» Mais il est en quête, maintenant, d'une autre manière, d'explorer la vie et de mettre en œuvre sa grande vitalité.

Saint-Cyr l'intéresse fort peu: «Nous nous ennuyons plus que jamais et on nous ennuie plus que jamais» (à Gabriel, 15 juin). Il écrit début août à Gabriel, à la fin de ses deux années à l'École militaire d'où il sort 333^e sur 386 après avoir récolté de nombreux jours de consigne et punitions:

«Tu me demandes si, en quittant Saint-Cyr, je ne sais s'il faut rire ou pleurer: Foutre! oui! je le sais: il faut rire, et terriblement, et furieusement, c'est effroyable: tu ne te figures pas quel enfer est Saint-Cyr.»

Vacances en août et septembre chez les Moitessier en Eure-et-Loir, avec sa sœur Marie:

«Depuis ma sortie de Saint-Cyr, je suis ici, vivant le plus tranquillement du monde: je passe mon temps à chasser et à me promener à cheval; je dors longtemps, je mange beaucoup, je pense peu: excellentes conditions pour se bien porter» (à Gabriel, 17 septembre).

Il lit *La Vie des douze Césars*, de Suétone: passionnant; et aussi *Les Confessions* de Rousseau: «Cela me dégoûte.»

Le 31 octobre 1878, il entre à l'École de cavalerie de Saumur, sous-lieutenant. Le 15 septembre, il a eu vingt ans. En 1897, il indiquait comme les trois premiers âges de sa vie: «Jusqu'à quinze ans. Adolescence: quinze ans (où je perds la foi) – vingt ans. Jeunesse: vingt ans à vingt-huit ans.» Le voici entré, selon lui, dans sa «jeunesse». Il s'installe à Saumur, partage une grande chambre avec Antoine de Vallombrosa, marquis de Morès. Morès n'est pas, comme Gabriel, l'ami de cœur. D'ascendance italienne, il est vif, tête brûlée, fantasque; il va bientôt devenir le bras droit de Drumont – auteur en 1886, de *La France juive*, antisémite comme lui, auteur d'expéditions punitives comme celle qu'il mène contre un usurier juif auprès duquel s'étaient endettés des élèves de l'École. Invité au château des Vallombrosa à Cannes, Charles doit rentrer à Saumur; en retard, excité par son ami, il aurait pris le train en sautant du haut d'un pont sur le toit d'un wagon. Charles est aussi téméraire que Morès, d'un grand courage physique; ce en quoi Gabriel ne leur ressemble guère. Une différence entre Morès et Foucauld: Morès, fervent catholique, se reconnaît fiévreusement pécheur quand il tombe dans quelque excès, quitte à reprendre bientôt, après confession, sa vie folle; Charles lui, incroyant, ne connaît pas le remords, il l'avait un jour écrit à Gabriel en reprochant d'ailleurs à son ami de s'y laisser parfois aller.

Lettre de Foucauld, en décembre, à son ami de Nancy:

«Je suis assis à mon vieux secrétaire, sur ce vieux fauteuil où tu m'as vu si souvent: me voici entouré

de mes bons vieux meubles : tout cela ne fait que rappeler ce bon temps d'autrefois qui est passé pour toujours [...]. Nous étions si heureux et si tranquilles ; mais maintenant le bonheur et l'insouciance s'en sont allés ; je sentais bien mon bonheur dans ce temps-là : mais pourtant je n'aurais jamais cru que je regretterais tant ces années.»

En mai 1879, il lui décrit sa journée : «Aujourd'hui j'ai onze heures de cheval et quatre heures de cours [...]. Je termine toujours mes journées par un souper : il me faut cela pour me tenir éveillé. Je ne m'ennuie pas.» Il s'habille avec une extrême recherche, met un point d'honneur à ne jamais aller toucher sa solde, est d'une prodigalité folle. À vingt ans, il est entré en pleine possession de sa fortune, l'une des plus grosses de sa promotion de Saumur : 600 000 francs de rente lui permettent de mener la grande vie et il ne s'en prive pas. Il organise d'excellents dîners, il y a aussi, dans l'appartement, de longues parties de cartes (il ne joue que gros jeu) que l'on fait pour tenir compagnie au « puni » car il était bien rare que l'un des deux occupants ne « fût pas aux arrêts » (a raconté Laperrine). Pendant son année de Saumur, Foucauld a en effet quinze jours d'arrêts de rigueur pour « fausses permissions ». Il termine 87^e sur 87 élèves ; note de l'inspecteur général : « À de la distinction, a été bien élevé. Mais la tête légère et ne pense qu'à s'amuser. » « Esprit peu militaire », note le commandant en second de l'École de Cavalerie. C'est vrai qu'il n'a pas l'esprit militaire. S'il a travaillé et réussi le concours de Saint-Cyr, c'est pour ne pas décevoir

son grand-père. S'il a fait quelques efforts à Saint-Cyr, c'est pour pouvoir être dans la cavalerie et entrer à Saumur. Il n'a guère l'esprit de « revanche » que vivent l'ensemble de ses camarades par rapport à la défaite de 1870. L'armée n'est pas vraiment sa vocation. Il n'aime guère la compagnie militaire ; à la fin de sa première année de Saint-Cyr, en vacances : « Je suis bien tranquillement à Nancy, assez solitaire, écrit-il. Cette solitude n'a rien de désagréable quand on vient de Saint-Cyr où l'on avait plus de camarades qu'on en désirait. » L'armée lui est un carcan insupportable. Il n'aime que la lecture et le cheval.

Été 1879, à Gabriel : « Je fais tout ce que je peux pour avoir Nancy comme garnison. » « J'ai tout plein de raisons pour espérer aller au 4^e Hussards qui est à Pont-à-Mousson et qui, dit-on, va revenir à Nancy. C'est là de la chance si cela arrive. » En attendant, il quitte Saumur à cheval le 12 octobre : « J'irai tout droit à Nancy, m'arrêtant seulement douze heures à Paris pour faire quelques courses et laisser les chevaux se reposer un peu. » Il a deux chevaux : « Une jument irlandaise et un petit cheval de pur-sang ; ils ont la même robe : alezan brûlé. »

Solitude et action

Il est envoyé à Sézanne, cent dix kilomètres à l'est de Paris, village de deux mille habitants, à deux cents kilomètres de Nancy. Il rejoint ensuite les escadrons du 4^e Hussards, à Pont-à-Mousson, qui se trouve à trente kilomètres au nord de Nancy. Il mène dans cette ville